

Questions actuelles : réflexions sur le congrès de philosophie de Neuchâtel : 13-16 septembre 1949

Autor(en): **Le Senne, René**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **38 (1950)**

Heft 157

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380541>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

QUESTIONS ACTUELLES

La *Revue* n'a pas pu donner, au moment même, un écho du Congrès de philosophie qui eut lieu, l'an dernier, à Neuchâtel. Elle est d'autant plus heureuse d'offrir à ses lecteurs deux textes rédigés à leur intention : les *Réflexions* sur le Congrès, de M. René Le Senne et, sous le titre *Liberté et choix*, les observations faites par M. Samuel Gagnebin à la lecture des *Actes*.

RÉFLEXIONS SUR LE CONGRÈS DE PHILOSOPHIE DE NEUCHÂTEL

13 - 16 septembre 1949

Un éloignement convenablement choisi permet, mieux qu'une trop grande proximité, d'apprécier la composition d'une façade et la destination d'un monument. A un an de distance, ou à peu près, nous voyons plus précisément quelle a été, dans l'histoire des rencontres entre sociétés de philosophie de langue française, la signification du congrès qui s'est tenu à Neuchâtel en septembre 1949 et ce qui en a fait l'originalité.

I

Nous devons le considérer d'abord dans la suite où il s'est inséré. Peu à peu, d'un de ces congrès à l'autre, se consolide une tradition, une institution s'affermi et se développe. C'est le corps mental d'une union, intellectuelle et spirituelle, qui, indépendamment de toute partialité politique, confessionnelle, doctrinale, rassemble, tantôt du côté d'une frontière, tantôt de l'autre — sans demander à personne de rien abandonner de ses attachements religieux, nationaux, moraux — des philosophes, universitaires ou non, dont le caractère commun est d'être issus de la culture de langue française.

L'historien qui s'intéresserait aux origines de ce mouvement de pensée aurait à rechercher, comme on l'a fait pour les universités, quelles ont été

les sociétés qui ont inauguré, en dehors de Paris, des réunions locales de philosophie. En France, c'est aux philosophes lyonnais qu'a appartenu l'initiative d'ajouter à la « Société française de Philosophie », dont le Bulletin publie les discussions depuis 1901, une société provinciale, dont les séances n'ont cessé d'être fréquentes et vivantes. Elle a célébré le 23 mai 1948 son vingt-cinquième anniversaire, en exprimant sa gratitude à M. Victor Carlhian, qui l'a animée tout ce temps de son dévouement : des représentants de sociétés helvétiques s'étaient associés à cette commémoration.

Mais l'influence de la Société lyonnaise de Philosophie s'était enfermée dans Lyon. C'est M. Gaston Berger, c'est son extraordinaire activité ou plutôt la sympathie qu'il se gagne immédiatement par son amour égal pour les hommes et les idées qui ont lancé le mouvement international des Sociétés de Philosophie de langue française. La Société d'Etudes philosophiques du Sud-Est, qu'il avait fondée à Marseille, a, grâce à la diffusion des *Etudes philosophiques*, suscité rapidement des imitatrices à Toulouse, à Bordeaux, à Rennes, à Nancy, à Metz, à Lille, à Strasbourg, récemment à Alger. Les meilleures relations s'établirent bientôt entre ces sociétés et leurs sœurs de Belgique et de Suisse : elles devaient aboutir à ces congrès.

Le premier d'entre eux se tint en 1948 à Marseille : philosophes suisses et belges s'y rencontrèrent avec leurs amis de France. Le succès des séances, la cordialité des entretiens, aussi précieux dans ces congrès que les séances de communications et de discussions, déterminèrent la convocation du deuxième congrès. Il se tint à Lyon, en 1939, fut attristé par les approches de la guerre. L'orage éclata, puis passa. Il avait emporté avec lui l'empire qui avait prétendu à une destinée millénaire ; la philosophie, fille de l'Eternité, se retrouva, après la tempête, ce qu'elle avait été avant elle.

Le plus émouvant, dans ces années qui suivirent la libération de l'Europe occidentale, ce furent l'impatience et la joie avec lesquelles, après cinq années d'ambitions égarées et de sauvages destructions, les philosophes de nos divers pays se retrouvèrent, tels qu'ils avaient été, tels qu'ils étaient demeurés, malgré la prétention monstrueuse de les faire penser et parler autrement qu'il leur paraissait vrai ou juste de le faire.

Dès qu'il fut possible d'organiser un congrès, il eut lieu : ce fut en 1947 (du 2 au 7 septembre), à Bruxelles et à Louvain. Pour que fût nettement marquée la continuité de ces réunions, le congrès se tint dans le pays qui avait été déjà choisi avant la guerre ; et il eut pour thème celui sur lequel on s'était accordé à Lyon : *Les valeurs*. Aucun des visiteurs qui ont assisté à ce troisième congrès n'a rien oublié de ce qu'il y fut dépensé d'art, d'affection et de générosité par nos amis de la Société belge de Philosophie et de la Société philosophique de Louvain pour assurer aux entretiens le cadre le plus agréable et la vie la plus cordiale. A la suite du congrès, la Société romande de Philosophie demanda pour les Suisses le plaisir et la charge d'organiser le congrès suivant : il fut décidé qu'il se tiendrait à Neuchâtel en septembre 1949 et qu'on y traiterait de *La liberté*.

II

Comment la pensée de n'importe lequel des assistants de ce congrès de Neuchâtel pourrait-elle revenir vers ces journées sans réveiller immédiatement leur reconnaissance envers ceux qui les ont organisées ? Cette gratitude doit aller d'abord à M. Reverdin, président du congrès, puis à ses collaborateurs immédiats, le secrétaire général, M. René Schaerer, président du groupe neuchâtelois de philosophie, M. Fiala et M. Brauen, secrétaire et trésorier du congrès ; et encore à M. Pierre Thévenaz, professeur à l'Université de Lausanne, à qui, avec l'assistance de M. Georges Mottier et de M. Philippe Muller, revint la charge, toujours lourde, d'assurer la publication des Actes du congrès, élégamment édités, dès avant le congrès, par les éditions de la Baconnière. Ils étaient dans leur travail accompagnés par le souvenir de Perceval Frutiger qui, dans les congrès précédents, avait représenté le groupe genevois de philosophie avec une cordialité si délicate que, dans celui-ci, tous ses amis le recherchaient de la pensée et presque du regard. Autour d'eux un cortège de dévouements s'est employé à prévenir tous les désirs des hôtes.

Quand, en faisant retour vers ces jours aimables, on repasse par la pensée les plaisirs variés qui ont été ménagés aux congressistes par les organisateurs, aidés de précieuses collaboratrices, on n'échappe pas à l'impression qu'ils ont été rassemblés par un art savant, machiavélique mais pour le bon motif, dont l'intention devait être de servir la réflexion sur la liberté en l'enveloppant dans l'atmosphère propre à en faire sentir la puissance et le charme. — La première condition de cette séduction était la ville même où le congrès se tenait. Quand on arrive d'une des grandes villes industrielles, où l'homme semble se perdre dans l'anonymat de la production, au bord du lac de Neuchâtel, on a l'impression de renaître dans un « piccolo mondo antico » où la nature n'avait encore d'autre destination que de fournir le milieu le plus favorable au libre exercice des pouvoirs de l'esprit. Le souvenir des luttes pour l'indépendance helvétique et aussi pour le maintien de la culture française, qui se sont livrées autour de cette vieille ville impériale, une Méditerranée aux dimensions de la ville et du canton, ces rues où l'on voit les enfants courir le sac au dos vers de claires écoles et des établissements partout bruissant de vie intellectuelle, autant d'impressions concordantes qui viennent se composer dans le sentiment qu'ici l'esprit y existe pour lui-même et pour son propre essor, ainsi que l'exige la liberté. — Encore attendons-nous de la liberté qu'elle jaillisse des sources les plus profondes qui peuvent sourdre dans la solitude intime d'une âme. C'est certainement pourquoi nous fûmes invités à nous rendre, après une riante navigation, à l'île Saint-Pierre pour y retrouver les « transports », délicieux et secrets qui, dans les heures les plus douces de la vie de Jean-Jacques, lui concilièrent à la fois le sentiment de son indépendance et la communion avec la nature et peut-être ce qu'elle enveloppe de divin. C'est M. Reverdin

qui, la cinquième « Rêverie » à la main, nous mena au terme de ce pèlerinage.

Sans doute, les organisateurs du congrès et lui-même craignirent-ils que ce retour à Rousseau ne réveillât en nous quelque levain d'anarchie, car nous fûmes ramenés par un jeu habile de réceptions, de repas, de collations, d'entretiens, qui aboutirent dans les splendeurs dorées de l'Hôtel Du Peyrou, à l'expérience de la plus humaine des libertés, celle qui s'accomplit, dans le concours des cœurs, par la sociabilité. Autant dire que les divertissements du congrès ne méritent pas ce nom puisque au lieu de nous détourner de la conscience de la liberté, ils nous en firent savourer l'expérience, comme il convient à une époque particulièrement éprise, peut-être à son dam, de connaissance sentie.

Dans cette préoccupation d'illustrer le thème même du congrès, l'ironie et l'humour eurent leur rôle. On nous montra de charmants automates du XVIII^e siècle dont l'un, pour la circonstance, écrivait devant nous : « Je pense, donc je suis. » Le matérialiste pouvait y reconnaître ce que sa doctrine comporte de vérité puisque ce petit personnage sans conscience y montrait le comportement d'un homme ; mais il n'échappait à personne que cet écrivain-machine, précurseur des cerveaux plus qu'humains que fabrique de notre temps la cybernétique, ne tenait tant d'intelligence que de l'esprit de son fabricant, Jaquet-Droz, et de l'humour de son opérateur, en qui résidaient la conscience réelle de l'existence et la connaissance du mécanisme qui l'exprimait : ce qui sauvait tout à la fois la liberté, le Cogito et le cartésianisme.

III

La signification du congrès fut marquée dès son ouverture par le vivant, sobre et riche exposé que, dans la belle salle du château, M. Reverdin nous lut sur « Les philosophes de la Suisse romande », plus précisément dans les cantons de Genève, Neuchâtel et Vaud, « au XIX^e siècle et la Liberté ». Formés à la réflexion philosophique par leur éducation religieuse, mais assez peu encouragés par les institutions académiques de leur temps, Ernest Naville et le jeune Secrétan, en trouvant dans le christianisme le sens profond de la valeur de l'esprit et de l'homme, devaient *ipso facto* y trouver aussi la réalité et le prix de la liberté. Par suite le pur et grave moraliste Alexandre Vinet devait avec eux orienter la philosophie de la Suisse romande vers la méditation de l'expérience humaine telle que l'âme la liberté : « le plus beau mot de toute langue si celui d'amour n'existait pas ». C'est ce que vérifia la pensée de Charles Secrétan. Il faut bien, pour assurer l'authenticité de la vie morale, en montrer la profondeur et la réalité métaphysiques ; mais une métaphysique reste un système, un jeu d'abstractions ; et Secrétan revint aux mouvements mêmes de la moralité pour en faire jaillir la sainteté. — Dans son livre sur « Le libre arbitre », Ernest Naville, cher aux Français par son attachement pour Maine de Biran et Bergson,

reconnut dans la liberté l'essence même de tout esprit ; de même que le Neuchâtelois Félix Bovet révéla ce que l'infini met de lui-même dans la liberté. L'exposé de M. Reverdin se poursuivit par un trop court résumé de la pensée de Jean-Jacques Gourd, mi-Français, mi-Genevois, sur la coordination entre les deux aspects de dépendance et de liberté que nous présentent tous les domaines de notre vie et sur la métaphysique de l'Incoordonnable ; et de celle d'Adrien Naville qui mit en évidence la croyance au libre arbitre au principe de toutes nos règles, logiques, esthétiques et éthiques. Puis l'exposé déboucha et s'acheva sur les doctrines les plus voisines de notre temps.

Quand, par la suite, nous nous rappelâmes ce discours inaugural, il nous fit regretter l'application d'une règle qui devient peu à peu une loi de ces congrès, mais dont on peut se demander si elle doit être maintenue. Elle est due à la discrétion de nos amis belges qui, au congrès de 1947, décidèrent de réserver à leurs invités l'honneur d'alimenter les séances par leurs communications orales. Cet exemple fut suivi à Neuchâtel par les philosophes romands ; il doit l'être au Congrès de Bordeaux par les professeurs de l'Université de cette ville. N'est-ce pas, dans tous ces cas, comme dans ceux qui pourront les suivre, enlever une voix au chœur des congressistes et celle-là même que, par reconnaissance au moins, ils auraient eu le plus de plaisir à entendre ?

On trouvera, dans les *Actes* du congrès, la suite des communications, historiques ou dogmatiques, qui ont traité le thème de la liberté. Déjà, dans de nombreuses publications, journaux ou revues, des congressistes ont rappelé, classé ou discuté les thèses qui y ont été soutenues. Il ne nous incombe pas ici de refaire une fois de plus cette revision ; il nous suffira de renvoyer, sinon aux *Actes* du congrès, au moins au compte rendu précis et complet qui en a été fait par M. G.-Ph. Widmer dans les *Studia Philosophica*, l'Annuaire de la Société suisse de Philosophie (vol. IX, 1949).

Ce n'est pas fausser, semble-t-il, le caractère le plus général de ces communications que d'opposer le Congrès de Neuchâtel à celui de Belgique en observant que, s'ils se sont, l'un et l'autre, tenus en communion intime avec la liberté humaine, chacun d'eux l'a prise, si l'on peut dire, par une de ses extrémités opposées, comme s'ils avaient le souci inconscient de se compléter. Quoi qu'il doive y avoir en effet d'absolu dans la réalité de la liberté, celle-ci se déploie devant la pensée comme une relation vivante, à laquelle le temps prête sa successivité. Son extrémité inférieure est l'initiative humaine ; l'extrémité supérieure, ce que cette liberté doit s'approprier, ce à quoi cette initiative doit s'identifier pour que cette initiative n'avorte pas dans l'inanité. En bas, par suite, dans le *moi* en ce que ce *moi* comporte de distinct, la liberté est anthropologique : elle est dans le monde où est l'individu. Où elle naît, de rien, l'esprit naît avec elle. Mais elle ne peut rester velléitaire, une pure aspiration sans matière, exclusivement humaine en ce que l'homme s'y isolerait de tout ce qui peut donner un sens à sa vie. On ne naît pas de

rien pour rien. On est libre pour un projet ; et par suite la liberté doit déboucher, en haut d'elle-même, en quelque chose, qu'on l'appelle raison, valeur, réalité métaphysique, où elle trouve son accomplissement.

De ces deux moments de la liberté, il était naturel que le congrès conçu sous la menace de l'oppression ait privilégié le plus haut. Quelle est la destination de la liberté ? C'était la question que posait le Congrès de Bruxelles-Louvain en proposant à la réflexion des congressistes la méditation de la Valeur. Au Congrès de Neuchâtel ce rythme, qui doit faire, alternativement, mais nécessairement, passer, dans la pensée de la liberté, de la fin de l'acte libre à son émergence dans l'agent, a ramené la grande majorité des congressistes à la considération et à la description de la liberté dans l'expérience humaine.

Ceci présupposait une première option qui a été générale, c'est qu'on croyait à la liberté : l'unanimité de cette conviction est sans doute le fait capital de ce congrès. On peut faire de cette unanimité le trait majeur de l'opinion philosophique pure, telle qu'elle s'exprime dans les congrès de langue française. — Cela signifie deux choses. La première est l'exclusion des doctrines qui suppriment la liberté, soit en la réduisant à un naturalisme ou à un nécessitarisme historique, soit au contraire en l'évaporant dans un subjectivisme onirique ; la seconde, l'expression d'un attachement sans réserve à la conception de l'homme dans laquelle, en Occident, se sont fondues les origines chrétiennes et gréco-latines de notre culture.

Aussi n'a-t-on guère ressenti le besoin de « prouver » la liberté : sans doute à cause du sentiment général qu'une preuve, dans l'absolu de l'existence, n'est jamais qu'une médiation par laquelle la foi de la liberté en elle-même se nourrit et s'accroît, mais ne le peut qu'à la condition d'être déjà présente dans toutes les preuves qu'elle se donne d'elle-même. Qu'on prouve ou qu'on conteste la liberté, on la manifeste, en l'orientant d'une manière ou de l'autre. Bref, par une argumentation métaphysique, on monte vers la destination de la liberté, on s'échauffe ; mais on quitte le champ de cette observation dont l'objet est de déterminer les caractères et les modes de la liberté. De ce point de vue on peut dire que le Congrès de Belgique avait été plus métaphysique : on y débouchait naturellement sur les problèmes des rapports entre l'Être, le Bien et la Valeur. A Neuchâtel, ce souci de pureté, qui demande de discerner ce qu'il y a de réellement libre dans nos expériences de la liberté, s'est manifesté par une exigence de finesse descriptive et analytique.

Il en est résulté que les philosophes se sont faits en général observateurs et qu'ils se sont le plus souvent préoccupés, au lieu de tendre à la détermination de l'essence universelle de la liberté, de mettre en évidence de quelle manière ils la ressentaient eux-mêmes, on pourrait dire quelle saveur ils lui trouvaient. A l'unité de cette essence, ce qu'ils ont préféré, c'est la diversité inépuisable, singulière, personnelle de ses expressions, en impliquant à juste titre que si la liberté doit être une, cette unité est dans son

cas une infinité. La pureté de la liberté n'était plus, dans ces analyses, considérée comme celle d'un principe supérieur par lequel elle est autorisée à s'affirmer, mais comme une identité parfaite avec l'originalité d'une âme singulière. L'agrément de ce congrès a consisté dans la diversité des communications où chacun s'occupait de définir comment, dans quelles péripiéties de sa vie, il reconnaissait la présence active de sa liberté, quelles impuretés, sosies ou faux-semblants, pouvaient s'y mêler, par quelles précautions et quels soins il pouvait dégager la libre, pure et franche expression de lui-même de ce qui aurait pu la ternir ou la masquer. Rien de plus favorable à l'amitié : on avait le plaisir de reconnaître M. Barzin ou M. De Waelhens ou M. Lacroze dans la communication par laquelle chacun nous révélait, directement ou par philosophe interposé, ce qu'il entendait par liberté.

IV

Un congrès n'est pas seulement un esprit, c'est aussi un corps et ce corps demande qu'on y pense. D'une de ces réunions à l'autre se poursuit un effort de réflexion dont l'intention est l'amélioration progressive de la tenue du congrès et par suite de son efficacité intellectuelle et morale. A cette méditation prolongée, le Congrès de Neuchâtel a contribué.

Les congrès des sociétés de philosophie de langue française ont deux supériorités manifestes sur les grands congrès internationaux. Tous les congressistes ont la même langue et pour cette évidente raison ils se comprennent mieux que dans les congrès où des Tchèques répondent en anglais à des interlocuteurs italiens qui leur parlent français. La pensée philosophique, c'est sa supériorité et son infériorité, comporte plus de délicatesse que la pensée scientifique ou technique : si le langage qui l'exprime n'est pas employé et saisi avec la souplesse nécessaire, l'opacité sépare les esprits. — En second lieu, les congressistes sont moins nombreux : cela diminue la dispersion du congrès. — Il n'en reste pas moins vrai qu'il faut subdiviser le congrès en sections, que ces sections ont leurs cours simultanés, que par suite, il doit arriver que chaque congressiste ne peut assister qu'à une partie des communications, que trop souvent il ne peut écouter celles qu'il aimerait le mieux entendre. Cet embarras doit exercer son influence sur la pensée même des congressistes et favoriser cette centrifugation qui aboutit à dissoudre l'unité des problèmes dans la diversité de leurs aspects.

Pour cette raison, il faut retenir l'expérience qui a été tentée à Neuchâtel, non peut-être pour la considérer comme définitive et résolvant le problème, mais parce qu'elle a commencé une mise au point dont l'élaboration pourra utilement se poursuivre dans d'autres congrès. — Il avait été prévu qu'à la suite des séances plénières et des séances de section, une assemblée générale rassemblerait tous les membres du congrès dans une dernière séance d'après-midi pour qu'ils participent à une discussion qui serait comme la conclusion philosophique du congrès. A cette dernière séance seraient pro-

posés les thèmes qui se seraient dégagés des séances de communications. — Le programme ainsi prévu comportait deux temps : les présidents de section résumeraient d'abord devant tout le monde ce qui aurait été dit devant chacun d'eux afin que tout congressiste obtînt ainsi une vue ramassée, mais totale, du congrès ; puis sur les thèses, autour desquelles les communications avaient tourné, défenseurs et adversaires de ces thèses devaient prendre contradictoirement la parole.

A cette expérience, tous se prêtèrent avec une parfaite bonne volonté. Mais d'abord il s'était trouvé, assez fâcheusement, que le matin certaines communications et surtout leur discussion avaient été brusquées : elles furent donc rejetées sur la séance de l'après-midi et retardèrent l'application de son programme propre. Quand on en vint aux comptes rendus des présidents de section, dont il faut encore louer ici l'admirable conscience, ceux-ci, MM. Bastide, Madinier, Perelman, le R. P. van Bréda, MM. Moreau, Werner exposèrent, avec autant de délicatesse que d'objectivité, les communications qu'ils avaient entendues. Quand ce résumé qui fut la réelle conclusion du congrès fut achevé, il était trop tard pour lancer une discussion et l'on entendit des observations intéressantes de congressistes, mais sans le lien qu'il y aurait fallu.

On arriverait à l'avenir au résultat que se proposaient M. Reverdin et M. Schaerer, il me semble, si, soit un ou deux des organisateurs du congrès, soit quelques auditeurs désignés par eux, après avoir pris connaissance des Actes imprimés avant le congrès et, autant que possible, participé à la vie dispersée du congrès, se chargeaient d'abord de dégager un ou deux thèmes reconnus comme essentiels aux exposés et aux débats entendus, puis de désigner nominativement tels et tels congressistes connus pour avoir soutenu ou combattu ces thèmes, en les priant d'allumer une discussion, plus ou moins générale, sur leur vérité ou leur valeur.

A l'appui de ces réflexions, je me permettrai d'apporter un exemple provenant d'un congrès assez différent de nos réunions entre philosophes de langue française, mais ayant l'avantage d'illustrer ce que je viens de dire. Il a été fourni par des entretiens qui se tinrent, sur l'initiative de l'Institut international de Philosophie, du 8 au 14 juin 1947, à Lund. L'objet de ces entretiens était « Le problème » : il provoqua des communications dont certaines furent fort intéressantes : elles furent réunies dans les numéros 1076, 1077, 1078 des *Actualités scientifiques et industrielles*, chez Hermann (Paris, 1949). Mais, au cours de ces discussions, il apparut de plus en plus qu'un dissentiment profond séparait une partie des délégués suédois et la majorité des invités venus de l'autre côté des détroits, notamment les délégués de langue française et italienne. Ce dissentiment devint manifeste par l'intervention du professeur Ing. Hedenius (n° 1078, p. 48) : il provenait du refus d'audience opposé par les tenants de l'empirisme logique, à la manière du *Wiener Kreis*, à la conception traditionnelle de la philosophie. Dans ces conditions, qu'aurions-nous dû faire ? Affronter directement

l'affirmation suivant laquelle, en vertu des postulats du positivisme logique, la philosophie ou, précisément, la métaphysique est *meaningless*, vide de sens. Mais le congrès touchait à sa fin et par suite ce premier congrès aurait dû surtout servir comme introduction à un second, dans lequel auraient été débattues les questions fondamentales.

Il en est souvent ainsi à la fin d'une rencontre philosophique et les communications qui révèlent où il faudrait discuter retardent jusqu'à la dernière minute l'énoncé des thèses sur lesquelles le débat devrait porter. On remédierait à ce ralentissement en « mûrissant » un peu plus vite le congrès en cours : à savoir en dégagant, pour un examen contradictoire, les thèses qui s'opposent de façon d'abord plus ou moins implicite dans les communications des congressistes.

V

Aussi peut-on espérer que, peu à peu, en poursuivant la recherche commencée à Neuchâtel, les congrès des sociétés de philosophie de langue française arriveront à dégager une technique propre à en accroître à la fois la vie et l'importance. Tels qu'ils sont déjà, tels que le Congrès de Neuchâtel a été le dernier à les manifester, ils remplissent la mission la plus aimable et la plus précieuse. En définitive, les idées, comme le Sabbat, sont pour les hommes et c'est le sens humain de ces congrès philosophiques qui importe le plus. Or, ces congrès, où la vie s'accompagne, d'après leur nature même, de la conscience intellectuelle d'elle-même, sont les plus propres à servir à l'un des mouvements les plus utiles du temps présent. Certes, les nations restent les piliers solides de la communauté humaine et il n'est pas souhaitable qu'elles disparaissent : chacune a son originalité, son esprit, sa mission, chacune est un amour issu du passé vers son avenir. Mais l'intrication des nations est maintenant à la fois trop ample et trop étroite pour que chacune puisse s'enfermer dans l'oubli et l'ignorance des autres ; et qu'un peuple le veuille ou non, il appartient d'avance, du fait de son passé et de son idéal, à une unité supérieure à celle d'une nation. Cette unité supérieure est une unité de culture. Dans les grands périls, l'*english speaking world* se sent soudé par une solidarité plus large que celle de la seule Angleterre. Ainsi, à côté des cultures anglo-saxonne, germanique, latine, slave, hindoue ou chinoise, la culture de langue française est autorisée à s'affirmer et à s'épanouir par les services qu'elle a depuis des siècles rendus à la civilisation. En travaillant à maintenir entre des Français, des Suisses, des Belges, des Africains, des Canadiens et d'autres, une amitié que la réflexion philosophique rend consciente de ses principes et de ses fins, les congrès des sociétés de philosophie de langue française contribuent à la cause d'une humanité qui serait bien heureuse si la douceur de vivre, la bienveillance mutuelle, l'ardeur équilibrée, dont Neuchâtel a conservé et fait ressentir les charmes à tous les congressistes, devenaient les modèles que les hommes se proposeraient partout.

Paris.

René LE SENNE.